

Elles plaisent sans la Beauté
la Beauté ne plait pas sans elles

LE MIROIR

DES

DAMES,

OU

L'ART DE RELEVER

PAR LES GRACES

LES CHARMES DE LA BEAUTÉ;

Traduit librement du Criton Anglais, *et publié avec des augmentations.*

PAR D***.

A PARIS,

Chez Dubroca, Libraire, rue Christine, faubourg Saint-Germain, nº. 10.

1809.





ÉPÎTRE

AUX BELLES FEMMES.

Mesdames,

Votre premier miroir est, sans contredit, dans le cœur de tous les hommes sensibles, et il vous est aisé de voir, à l'empire que vous exercez sur eux, combien il reçoit facilement toutes les impressions qu'il vous plaît de lui donner.

Le second est à votre toilette, où, chaque jour, vous vous exercez dans l'art à la fois cruel et aimable de tourmenter les cœurs.

Mais ces deux miroirs sont quelquefois trompeurs. L'imagination influe souvent sur les jugemens du premier, et plus souvent encore vous faites tenir à l'autre un langage flatteur qui vous séduit.

Celui que je vous offre ne vous trompera pas, parce qu'il vous est présenté par le sentiment le plus désintéressé, par celui qui ne se propose que vos propres succès dans l'art de plaire.

Vous y verrez d'abord ce qui constitue véritablement la beauté; et, sous ce premier rapport, il vous sera facile de juger de quelle manière, et par quels avantages vous

appartenez à la classe des belles femmes.

Votre beauté, une fois reeonnue et bien eonslatée, vous y trouverez par quels moyens il vous est possible d'en relever les charmes, et, sous ee second rapport, j'ose croire que mon miroir ne vous sera pas inutile.

Que ne pourrez-vous pas lorsque, à l'aide de ee nouveau confident de vos eharmes, vous allierez aux plus beaux dons de la nature, les graees enchanteresses qui aehèvent le triomphe de la beauté ? Car, ne vous y trompez pas, et mon miroir vous le répétera souvent : la beauté sans les graces n'est qu'un bien foible

avantage, en comparaison sur-tout des droits que la nature a remis entre vos mains pour tout asservir.

Quoique la beauté et les graces ne soient dans le fond qu'une même chose, elles ne se trouvent pas toujours ensemble. Vous n'êtes que belles, si vos charmes, se montrant avec beaucoup d'éclat, étonnent et fixent l'admiration; vous avez des graces, lorsque ces mêmes charmes sont un peu sombres, et qu'on ne les découvre, pour ainsi dire, qu'à travers un voile; et remarquez, s'il vous plaît, que cette beauté couverte d'une espèce de nuage, est d'ordinaire plus parfaite que celle qui

donne d'abord dans la vue. De-là vient que vous savez presque toujours meilleur gré à celui qui vous trouve agréables, qu'à celui qui vous trouve belles.

Ces habiles Grecs, qui jugeoient si bien de tout, ont fait les Graces brunes, parce que c'est la couleur la moins éclatante, et celle qui ressemble le plus aux premières ombres de la nuit. Un excellent peintre avoit fait un tableau de Vénus; et comme il avoit employé sept ans à cet ouvrage, on ne doutoit point que ce ne fût quelque chose de bien rare. Quand Apelle l'eut vu et considéré: Voilà, s'écria-t-il, un grand

chef-d'œuvre, et fort beau; mais les graces lui manquent, les graces qui font qu'on élève jusqu'au ciel tout ce qui vient de moi. C'est que dans cette peinture, il y avoit beaucoup de ces beautés d'éclat dont je parlois tout-à-l'heure, et bien peu de ces autres qu'on entend ordinairement sous le nom de *graces*.

Il est donc vrai qu'il y a des beautés dont tout le monde s'aperçoit à la première vue, et qu'il y en a d'autres qui sont comme en retraite, et qu'on ne remarque pas si aisément. N'avez-vous que les beautés de parade, et manquez-vous de celles qui sont peu en vue, on dira,

à la vérité, que vous êtes belles; mais le cœur ne s'attendrira pas en le disant : au contraire, si vous avez un grand nombre de ces beautés qui brillent, et avec elles ces autres beautés fugitives qui se cachent comme sous un voile, on dira que vous plaisez, et vous aurez une cour d'adorateurs.

Vous jugez donc de quelle importance il est pour vous d'étudier l'art si précieux et à la fois si utile à vos intérêts, d'allier tous les genres de beautés.

Quand vous les réunirez, vous aurez cette beauté parfaite qui produit à la fois amour et admiration,

qui n'a besoin que de paroître pour intéresser et toucher; cette beauté si nécessaire au bonheur comme à la perfection des hommes, qui inspire et fait naître en même temps le desir de plaire, par conséquent cette beauté qui polit les mœurs et fait le charme de la vie, qui excite dans une ame noble l'enthousiasme de la gloire, allume le génie, crée les arts, et fait éclore plus de vertus que toutes les leçons de la morale et de la philosophie.

LE MIROIR
DES
BELLES FEMMES.

De la Beauté, et des jugemens divers que l'on en porte.

Tout ce qui plaît aux yeux, et dont l'ame se ressouvient avec plaisir, peut être nommé *beau.* Ainsi la beauté peut convenir à tous les objets qui charment les sens, et elle s'étend aussi loin que peut aller l'imagination, qui est, en quelque sorte, pour nous une seconde création. On peut parler, en effet, non-seulement de la beauté d'un point de vue, d'un ciel bien étoilé, d'une prairie agréable, des bosquets, des

jardins, où l'on voit régner l'art et la symétrie; mais encore, de la beauté d'un tableau, d'un portrait, d'une statue, d'un édifice, d'une action, d'un caractère, d'une pensée.

La manière de considérer ces diverses sortes de beautés n'est pas toujours, ni par-tout la même; et voici la source ordinaire de nos erreurs à ce sujet.

Lorsqu'une secrète inclination nous prévient pour une personne, on lui trouve toutes les perfections imaginables : elle l'emporte sur toutes les femmes que l'on pourroit lui comparer; en elle, tout plaît, tout enchante.

Un objet nous paroît-il aimable, nous lui prêtons aussitôt mille graces et mille charmes qu'il n'a qu'à nos

yeux, parce qu'il ressemble au portrait que l'amour en a tracé dans notre imagination.

On se trompe aussi dans ses jugemens, par la ressemblance qu'on rencontre dans les autres avec soi, du côté du caractère, ou de la figure. Un homme d'un tempérament doux et tranquille, trouve sa maîtresse bien plus aimable, lorsqu'il remarque sur son visage des passions douces et tendres.

Il ne faut pas sortir de nous-mêmes, pour trouver la cause de ces jugemens, quelquefois très-faux: c'est l'ouvrage de notre amour propre, ou de la foiblesse qui nous aveugle et nous séduit.

L'utilité est encore une source

de nos erreurs dans nos jugemens. Une chose nous est-elle utile, dès ce moment elle s'embellit pour nous.

Mais la cause la plus générale de nos jugemens divers sur la beauté, c'est le goût national, sur-tout pour ce qui regarde la couleur et la forme.

Rubens donne à toutes ses femmes un embonpoint et une force extraordinaires. Un corps, selon lui, ne peut avoir de beauté, s'il ne pèse deux cents. Rubens seroit un des premiers peintres du monde, sans ce goût bizarre qui dénature ses plus belles productions.

Le préjugé va encore plus loin : il fait souvent trouver des graces dans les erreurs même de la nature, lorsqu'elles deviennent communes et

ordinaires. Le chevalier F...., l'un des plus beaux hommes d'Angleterre, voyageant dans sa jeunesse, après avoir passé quelque temps en France, voulut voir l'Italie. Il tomba malade au passage des Alpes : une fièvre continue l'obligea de séjourner quelque temps dans un village sur ces montagnes. On sait que tous les habitans de ce pays ont le cou décoré d'une loupe appellée *gouêtre*, et qu'il y en a d'aussi grosses que la tête. Le chevalier se trouvant en état de sortir, se rendit un jour de dimanche à l'église de la paroisse. Comme ces montagnards n'avoient jamais vu, dans leur église, un homme si bien fait et si richement vêtu, tous les yeux se tournèrent sur lui. Quand on sortit de l'église, les paysans commencèrent à crier assez

haut, pour qu'il pût les entendre : *Ah ! que c'est dommage qu'un si bel homme n'ait point un gouêtre comme nous !*

On ne peut passer pour bel homme, chez les peuples belliqueux de l'Afrique, si on n'a cinq ou six cicatrices au visage. Peut-être cette façon de penser doit-elle sa source à la politique : on aura voulu, par cette opinion, porter les hommes à s'exposer courageusement dans une bataille. Quoi qu'il en soit, il est certain que les cicatrices leur paroissent relever si bien la bonne mine, qu'ils font des incisions sur le visage de leurs enfans dès l'âge le plus tendre, pour leur procurer, de bonne heure, les ornemens de la virilité. Ces cicatrices sont si nécessaires pour se

faire aimer des femmes, qu'un jeune homme, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, ne feroit jamais de conquête, s'il n'étoit cicatrisé.

Mille agrémens, même personnels, n'ont quelquefois d'autre fondement que d'avoir plu, au hasard, à cette classe d'hommes ou de femmes qui dans le monde donnent le ton.

Un front étroit, un nez court, de petits yeux, de grosses lèvres, sont devenus souvent des beautés nationales.

Dans le Mogol et dans l'Afrique, un jeune homme, pour plaire à sa maîtresse, doit avoir des diamans, ou des lingots d'or pendus à son nez, à ses oreilles, à ses lèvres : avec ces ornemens, il est sûr de réussir auprès des belles.

En France, on se poudre les cheveux, et on les fixe pour les empêcher de flotter; dans le Canada, on les frotte de graisse, et on les laisse pendre sur les épaules; dans le Nouveau-Monde, des peuples entiers se peignent le visage de verd, de bleu, de rouge, de jaune, etc. Dans l'ancien monde, où l'on se pique le plus d'élégance, on se contente d'un masque de fard.

Un Anglais disoit, que la première fois qu'il vit l'opéra de Paris, lorsqu'il jeta les yeux du côté des loges où étoient les femmes, il crut voir une planche de pivoines fort vives et très-hautes en couleur. Un Français qui se trouveroit, pour la première fois, dans une belle assemblée d'Anglaises, s'imagineroit voir une

planche d'œillets (*). Sous le règne de Charles II, temps où la cour de Londres étoit très-brillante, on comptoit plusieurs femmes d'une grande beauté. Le comte de Grammont, qui fut alors envoyé en Angleterre, frappé des charmes du beau sexe, ne put s'empêcher de dire : « Il faut avouer que les dames anglaises sont très-belles : c'est dommage qu'elles soient si pâles : elles n'ont pas plus de couleur que des lis ».

Addisson fait dire à un Africain, en parlant des femmes du Nord, pâles de blancheur, *que ce sont des beautés qui ne sont pas encore mûres.* « Les femmes de la cour du prince

(*) L'auteur veut parler de ces petits œillets blancs qui sont fort communs en Angleterre.

de Zama ont, dit-il, un teint bien plus animé, des charmes plus marqués, plus robustes. Le soleil, en lançant ses rayons sur leur tête, les échauffe, et fait éclore sur leurs joues les plus vives couleurs ».

Un prince d'Annamabon, qui fut long-temps en Europe, quelques jours avant son départ de Londres, disoit que milady C.... seroit la plus belle femme du monde, si elle étoit négresse.

On trouve, dans les relations des voyageurs, des exemples singuliers de la force de la coutume et des préjugés. On lit, quelque part, que les Anglais qui descendirent les premiers la Gambre, allèrent se reposer dans quelques villages qui sont aux environs de ce fleuve, et que

leur aspect remplit les femmes du pays d'une telle frayeur, qu'elles prirent la fuite, en jetant des cris horribles. Le même voyageur ajoute, que ces femmes qui n'avoient jamais vu d'Européens, les prirent pour de mauvais esprits, uniquement à cause de leur blancheur.

Au reste, cette diversité de sentimens est un bienfait de la nature, et l'on peut dire que nos erreurs, en ce point, sont très-utiles. Si tous les hommes, en effet, avoient les mêmes yeux, ceux que l'amour auroit blessés de ses traits, brûleroient tous pour la même femme. Cette belle seroit la divinité à qui on offriroit, de toutes parts, de l'encens; les autres seroient sans culte et sans autels. On sent quelles se-

roient les suites d'une pareille uniformité de sentiment et de goût. Que deviendroient les belles et les soupirans? Un seul pourroit devenir heureux; il ne resteroit aux autres que le regret et le désespoir. Que de querelles, que de combats s'ensuivroient ! La beauté dominante du hameau, du bourg, de la ville, seroit un objet de haine pour toutes les personnes de son sexe; la jalousie leur feroit mettre tout en œuvre pour la perdre : ce ne seroient, parmi les hommes, qu'assassinats, que meurtres, que vengeances.

Heureusement l'imagination prête aux attraits du beau sexe des charmes qui suffisent à tous ses goûts. Un amant trouve souvent dans sa maîtresse, des graces que personne

n'a peut-être jamais apperçues. C'est par cette raison aussi, que le paysan fait consister la beauté de sa femme dans la force, et qu'une peau basanée lui plaît ; que le soldat se trouve heureux avec sa vivandière ; que les manières d'une coquette enchantent l'homme faux ou le petit-maître.

Voilà ce qui par-tout étend considérablement le domaine de la beauté ; voilà ce qui le rend, en quelque sorte, sans bornes, et ce qui fait que les choses les plus opposées passent pour belles en différens pays, et même quelquefois parmi ceux qui respirent le même air.

Cependant, malgré cette variété de goûts et de jugemens, il n'est pas impossible de considérer la beauté

des femmes sous ses véritables rapports, et d'une manière indépendante de la coutume, ou du caprice; tout ce qui contribue à former la beauté dont je parle, peut se réduire à deux principes, à la couleur et à la forme. Analysons d'abord ces deux attributs de la beauté des femmes; nous verrons ensuite comment il est en leur pouvoir de les relever et de les embellir par les graces.

Du Coloris, considéré comme premier principe de la beauté dans les Femmes.

QUAND, recueillis en nous-mêmes, nous méditons en philosophes sur les ouvrages de la nature, nous n'y appercevons que de la matière diversement figurée, et se mouvant avec règle pour produire des millions de phénomènes périodiques, dont le cours est toujours le même, quoique toujours varié à l'infini. Mais lorsque, sortant de la méditation, nous ouvrons tout-à-coup les yeux sur les objets qui nous entourent, quel genre de beautés nous frappe le plus alors? ce sont les couleurs variées qui nous manifestent

l'existence des êtres, qui les diversifient agréablement à nos yeux, et qui nous les font appercevoir avec le degré de beauté qui leur est propre.

« Pourquoi, dit l'auteur de l'*Essai sur le Beau*, dans son Discours sur les Graces, pourquoi l'arc-en-ciel n'a-t-il qu'à paroître pour s'attirer tant de spectateurs, et par quel charme nous applique-t-il à le considérer ? Ce n'est pas seulement par l'élégance de sa figure circulaire : on a vu des arcs-en-ciel tout blancs; on en a vu d'entièrement rouges, qui ont paru plus rares qu'agréables. Ce n'est pas non plus précisément par la multitude de ses couleurs, il y a des pierres figurées qui en ont davantage, et qui nous plaisent moins. Ce n'est pas encore par le grand

nombre d'arcs diversement colorés que l'on y remarque. Si on les distinguoit trop, je veux dire, si leur séparation étoit trop brusque, leurs couleurs seroient trop tranchantes, comme s'expriment les peintres, et par conséquent elles diviseroient trop le coup-d'œil, pour contenter la vue. En quoi donc enfin ferons-nous consister le véritable agrément de l'arc-en-ciel? Nous venons de l'insinuer. Nous voyons tous les arcs diversement colorés, qui le composent, réunis par des nuances délicates, qui joignent leurs couleurs sans les confondre, et qui les distinguent, sans les séparer; qui leur ressemblent assez pour faire un coup-d'œil simple, et qui en sont assez différentes pour faire un coup-d'œil varié; en un mot, des nuances qui

leur donnent cette unité gracieuse, dans laquelle réside la forme essentielle du beau. J'en appelle à tous les observateurs attentifs de l'arc-en-ciel, voilà le vrai principe de son agrément, la vraie cause du plaisir que nous prenons à le contempler.

« Nous aimons, dit ailleurs le même écrivain, à regarder la verdure d'une prairie; mais si vous en séparez l'émail des fleurs, nos regards n'y feront pas un long séjour. Je vois un parterre, dont les compartimens sont tracés avec art, les bordures élégantes, le plan bien ordonné: ce n'est encore là que le dessin d'un tableau qui attend le coloris. Je vois des boutons qui se forment de toutes parts : ce n'est encore qu'une espérance d'agrémens. La belle saison vient, qui les fait éclore :

voilà tous les genres de beautés qui s'épanouissent avec les fleurs. Considérez-les de loin : quelle gaicté dans le premier coup-d'œil ! Approchez-en pour les observer de près : quel poli, quel lustre dans leur surface ! quelle variété dans leurs couleurs, dans les teintes et demi-teintes qui en composent la peinture ! Sur-tout, quelle unité dans le total qui en résulte ! car c'est un principe où il faut toujours en revenir, en matière de beauté ».

Mais, si le coloris est un des grands principes de beauté, dans tout ce qui existe dans la nature, avec quel degré d'intérêt ne se développe-t-il pas dans les femmes, dont l'enveloppe subtile et transparente semble préparée exprès, par la nature, pour transmettre, comme au travers d'une

gaze fine, toutes les teintes, toutes les nuances délicates qui émanent des affections diverses de l'ame?

Aussi le coloris fut-il toujours le premier charme que les grands peintres s'attachèrent à déployer dans leurs tableaux. Tout le monde convient qu'on n'a jamais rien vu, ni rien imaginé de si beau que la fameuse Vénus d'Apelle. Ce fut peut-être l'ouvrage le plus parfait que l'art ait jamais exécuté. Voici comment Cicéron parle du coloris qui animoit ce beau chef-d'œuvre. « Ce n'étoit point, dit-il, un corps animé; mais quelque chose qui lui ressembloit parfaitement : on y voyoit un tel mélange de rouge et de bleu fondus ensemble, et répandus, suivant leurs diverses gradations, dans toutes

les parties du corps, que rien n'étoit plus aisé que de s'y tromper, tant cette couleur étoit semblable à celle de la chair et du sang (*)!

Les anciens poètes, ainsi que les peintres, mettoient, dans leurs descriptions, le coloris au rang des premiers avantages de la beauté. On admire sur-tout celles de Lavinie, dans Virgile; du Narcisse d'Ovide, et de l'Apollon de Tibulle. On vit, dit Virgile, une agréable rougeur se répandre sur les joues de l'aimable Lavinie. Les lis et les roses étoient peintes sur son visage. Un beau mélange de rouge et de blanc fondus

(*) La mort d'Apelle fut cause que l'ouvrage demeura imparfait. On le trouvoit si beau, que personne n'osa l'achever.

ensemble, étoit répandu, dit Ovide, selon leurs diverses gradations, sur les joues du jeune Narcisse. Son cou étoit aussi blanc que l'ivoire, et sa bouche vermeille comme une rose. La blancheur de son visage, dit Tibulle, en parlant d'Apollon, avoit le même éclat que celle de la lune, et des teintes d'un beau vermillon étoient répandues sur son corps, blanc comme la neige. Un rouge vif, semblable à celui qui colore les joues d'une jeune fille que l'on amène à son jeune époux, animoit les siennes. C'étoit un mélange semblable à celui que forment les jeunes bergères lorsqu'elles marient l'amarante au lis, ou à celui des pommes en maturité. Il semble que ce soit sur ces descriptions charmantes, que le Titien a formé son coloris.

On vante sur-tout sa Vénus dormante. C'est un chef-d'œuvre qui renferme une infinité de beautés que les connoisseurs ne se lassent point d'admirer. Tout ce que l'on a écrit de la beauté d'Aspasie, tout ce qu'on a pris plaisir de dire des joues de la belle Isménie, n'approche point de ce que ce grand homme a représenté dans cette belle dormeuse. On remarque sur son visage ce beau mélange de blanc et d'incarnat, qu'Ovide compare aux pommes et aux raisins qui commencent à mûrir.

On ne sera point surpris de l'intérêt que les poètes et les peintres mettoient à ces détails, quand on songe à l'impression que font les belles couleurs. Leur vivacité naturelle est frappante. Broyées ensemble et mê-

lées artistement, leur variété frappe, étonne, attache. L'imagination échauffée trouve alors mille charmes et mille appas dans cet air de fraîcheur qui annonce la santé.

Sur un visage sur-tout, c'est la variété des couleurs qui en fait la plus grande beauté. Cette partie du corps humain a été formée par la nature, pour rassembler une infinité de différentes nuances. Elles se prêtent, par leur opposition, un secours mutuel; quoique variées à l'infini, elles se réunissent par des passages insensibles, et leur accord fait le même effet que l'harmonie musicale.

Peut-être trouvera-t-on singulier que je compare une belle soirée d'été à un beau visage. Ce n'est cependant point un paradoxe, et je crois

que l'on conviendra de la justesse de la comparaison, pour peu que l'on veuille saisir ma pensée.

La beauté d'une belle soirée vient de la variété des couleurs qui sont répandues sur la surface des cieux. Le soleil brillant qui se couche, ces nuages d'un rouge tendre qui se perd dans le blanc, contrastent avec des teintes plus brunes, et découvrent, dans de petits intervalles, l'azur de la voûte céleste. Ce spectacle attire les yeux et touche le cœur : mais le teint d'une belle femme peut offrir à peu près le même aspect. Lorsqu'on se sent frappé et agréablement surpris à sa vue, lorsqu'elle fait naître des sentimens vifs et doux, que l'on remonte à la source de cette aimable émotion, et l'on reconnoîtra que c'est de la va-

riété des couleurs que proviennent ces appas qui charment, et qui enchantent. Il n'est en effet aucune beauté, quelque frappante qu'elle soit, qui ne prenne naissance dans les couleurs de la chair, dans le vermillon et le clair obscur, dans ce beau bleu qui représente les veines qu'on apperçoit près des tempes et du bas du visage, et qu'embellissent encore l'ombre formée par les sourcils et par les cheveux qui relèvent l'éclat du tout.

« Il paroît, dira-t-on, par ce que je viens de dire, que je préfère une belle brune à la blonde la plus parfaite ».

Je n'ignore pas que chaque espèce de beauté a ses partisans. Mais plus je réfléchis sur leurs différences, et

sur les effets qu'elles produisent, plus je me persuade que la brune l'emporte sur la blonde. Un brun vif donne un lustre aux autres couleurs, de la vivacité aux yeux, une noble fierté dans les regards et dans tous les traits du visage : charmes qu'on chercheroit en vain dans la peau la plus blanche et la plus transparente que l'on puisse imaginer. La plus belle Madone de Raphaël, est une brune. Celles qu'il avoit faites auparavant, et qui ne sont pas de la même force, sont plus blanches, et par cette raison moins piquantes.

J'ai encore une observation à faire sur une infinité de choses qu'on ne comprend pas ordinairement dans l'article du coloris, et qui peuvent cependant y entrer. Telle est, par

exemple, cette douceur veloutée de certaines peaux; cette rougeur humide; cet air de Madelaine (*), venant de pleurer, ou plutôt dont on voit encore couler les larmes; ce brun lissé de cheveux flottans sur des épaules d'albâtre; ce lustre de

(*) Cet air touchant dont je veux parler, a été très-bien exprimé par la plupart des grands peintres dans leurs Madelaines. Si l'on ne voit pas couler des larmes de leurs yeux, une certaine rougeur humide fait comprendre qu'elles ont beaucoup pleuré. C'est ce qu'on remarque surtout dans la Madelaine de le Brun. Celles du Titien font l'admiration des connoisseurs en Italie : on regarde celle qui est au palais Barberigo à Venise, comme son chef-d'œuvre. Rose-Alba n'a point fait de difficulté de dire, en parlant de cette belle pleureuse, qu'elle pleuroit jusqu'au bout des doigts : *It wept all over*, suivant l'expression anglaise.

la santé ; cette vive impression de lumière qui sort de certains yeux ; ce feu liquide de quelques autres : tous ees traits sont si supérieurs aux beautés ordinaires du coloris, qu'ils participent en même temps, et à l'expression des passions, et à l'intelligenee des eouleurs.

Vous à qui la nature a départi ees premiers prineipes de la beauté, gardez de les laisser flétrir par les exeès qui appellent les maladies, la langueur et les infirmités aceablantes. Voyez eette fleur qui, brillante le matin et riehe de ses eouleurs, languit le soir, déeolorée et tristement penehée sur sa tige ; tel seroit votre sort, si vous ne eonserviez, par la modération, et par la fuite des exeès, la santé, ee premier don de

la nature ; c'est la santé qui produit, fait valoir les charmes du coloris ; sans elle , toutes les beautés qui avoient surpris d'abord, disparoissent en quelque sorte, ou ne font qu'une légère impression. En vain vous voudriez suppléer ces bienfaits de la nature par les nuances factices de l'art : ah! ce n'est point là ce coloris que donne la santé, que rien ne peut imiter , et qui seul peut être un des attributs de la beauté. A travers cette enveloppe coloriée perce l'affaissement du corps, l'altération des traits, la pâleur, et avec ces signes du dépérissement d'une santé détruite, ou compromise, se montrent les tristes avant-coureurs de l'âge suranné, de la laideur, fléaux éternels de la beauté.

Des Formes considérées comme second principe de la beauté dans les Femmes.

Le second principe de la beauté des femmes consiste dans les formes qui constituent leur être physique. Elles ne résultent pas moins de la tournure de chaque partie, que de la symétrie du tout. C'est dans la proportion, dans l'union et l'harmonie de toutes les parties du corps, dit Cicéron, que consiste la beauté de la forme et de la taille de l'homme. Or cette régularité, cette proportion naît de la noblesse des inflexions, suivant M. Hogart, dont j'emprunte cette importante réflexion.

Ce peintre célèbre, qui a si long-temps étudié la nature, dans son *Analyse de la Beauté*, considère tous les corps comme revêtus d'une enveloppe fort mince, et celle-ci comme un assemblage de filets. C'est de la disposition de ces filets que dépend la beauté de ces diverses formes.

Ces filets sont ou des lignes droites ou des lignes courbes. Les lignes droites, qui sont les plus simples, n'ont d'autre variété que celle de leur longueur. Les corps uniquement composés de pareilles lignes, ne sauroient occuper long-temps l'esprit, et présentent nécessairement quelque chose de roide, de sec et d'ennuyeusement uniforme. Aussi les substances terminées de cette ma-

nière sont inanimées, et n'ont pas même la vie des végétaux. Lorsque les contours formés par ces lignes sont parallèles, la régularité parfaite de leurs diverses parties augmente cette identité désagréable. Parmi les solides rectilignes, il n'y en a point de plus variés, ni par conséquent de plus beaux à la vue, que les pyramidaux; et parmi ceux-ci les triangulaires, ou du moins ceux dont les côtés sont en nombre impair, méritent la préférence. De-là vient l'avantage des statues équestres, et l'attention qu'ont eue les sculpteurs d'élever plus ou moins leur grouppe en forme pyramidale. C'est ce que l'on remarque dans le fameux Laocoon. Les artistes ont mieux aimé diminuer la stature des jeunes gens que les serpens enve-

loppent, que de ne pas mettre entre eux une gradation si agréable à la vue.

Les lignes du second genre peuvent varier dans leur courbure de même que dans leur longueur. Elles produisent, par conséquent, de plus belles formes que les premières. On s'en sert avec avantage dans les colonnes, dans les vases et dans les divers autres ornemens. L'ovale l'emporte autant sur le cercle, que le triangulaire sur le quarré, ou la pyramide sur le cube. La combinaison des lignes droites avec les courbes, fournit une souree de variétés.

On admet deux sortes de lignes courbes : les unes sont ondoyantes ou des lignes d'inflexion; les autres sont serpentines, ou, si j'ose hasar-

der ce terme, des lignes de circonflexion. L'élégance des lignes ondoyantes se fait voir dans les pieds de nos chaises et de nos tables, dans la forme de nos cloches, dans les moulures des colonnes, etc.

Quoique toutes ces lignes soient belles, elles le sont inégalement dans la suite des diverses courbures. Il en est une qu'on peut regarder comme tenant un milieu entre le défaut et l'excès : on peut l'appeller *la ligne précise de la beauté.*

Une image sensible des lignes ondoyantes se trouve dans le corps des femmes. On en peut concevoir une suite, dont les premières, composées de lignes simplement droites et circulaires, conviendroient

aux tailles appellées *tout d'une venue;* et les dernières, dont les contours ont de trop fortes inflexions, caractériseroient les personnes contrefaites. Entre les deux extrêmes, qu'on peut désigner par un et sept, se trouve le corps de la forme la plus parfaite. Comme le degré deux de l'échelle convient le mieux aux hommes, selon M. Hogart, et le degré quatre aux femmes, la nature doit avoir accordé au beau sexe une supériorité marquée sur les hommes, du côté de la forme. Il n'appartient point à notre sexe de disputer cette préférenee. Si l'homme se glorifie d'être le plus parfait des animaux, par la noblesse et la variété de ses inflexions, la femme peut se flatter de l'emporter sur lui par la précision des contours, par la délicatesse

des liaisons, par la souplesse et la transparence de la peau.

La beauté des formes de la femme est donc différente de celle de l'homme. Celle-ci consiste dans la force et l'agilité; la douceur et la délicatesse font le caractère distinctif de la première.

Rien ne représente mieux la beauté de la forme du beau sexe, et la préférence même qu'elle obtient sur le coloris, que la Vénus de Médicis. Si vous n'examinez que la tête, vous y trouverez des graces infinies; mais si vous parcourez toutes les beautés que présente la noblesse de sa taille, les traits du visage ne sont plus si frappans. La quantité prodigieuse de charmes répandus par tout son corps, fait oublier,

pour ainsi dire, ces traits admirables qui avoient étonné d'abord.

On peut étudier dans les ouvrages des grands maîtres, l'harmonie et la régularité des formes et des diverses parties du corps. Mais comme cette étude suppose quelques connoissances, analysons rapidement les parties du corps qui contribuent le plus à la beauté des femmes.

Dans une belle femme, la tête, la première et la plus noble de toutes les parties, est d'une forme presque ronde. Celles qui sont pointues comme la tête de Thersite, dont Homère décrit les défauts, sont difformes. Selon Lysippe, excellent sculpteur, les petites têtes ont meilleure grace que les grosses.

Le front, pour être beau, ne doit

être ni trop plat, ni trop élevé. Il a des graces infinies, lorsqu'il s'arrondit doucement des deux côtés, qu'il paroît uni, et qu'il est sans rides et sans tache.

Des cheveux longs et épais sont beaux (*) : ils feroient un fort mauvais effet, s'ils descendoient sur le front si bas qu'il en fût caché. Lucien, voulant représenter les cheveux d'une femme laide, remarque

(*) Les cheveux sont le plus bel ornement que la tête puisse recevoir. Homère nomme toujours, par distinction, la beauté pour laquelle il arme toute l'Asie : *Hélène à la belle chevelure.*

On varie beaucoup sur la couleur des cheveux. Les anciens estimoient les blonds, et les attribuoient à Bacchus, à Véuus, à Apollon. Les Français aiment les blonds, les noirs et les châtains. Les Italiens n'estiment que les blonds dorés.

qu'ils étoient *courts*, *plats*, et comme *collés sur son front.* Sans disputer iei de leur couleur, on peut dire en général que les noirs font paroître davantage la blancheur du cou et de la peau, parce que les eouleurs claires ont meilleure grace auprès de eelles qui sont obscures. Ce eontraste des unes et des autres donne un merveilleux éclat à un beau visage.

Léda et Panthée, qui étoient deux beautés eélèbres, avoient les eheveux noirs, selon Ovide.

Les yeux, qui sont la partie la plus préeieuse de tout le eorps, sont beaux (*), lorsqu'ils sont noirs,

---

(*) Les yeux ont de la force et de la vivacité, quand l'orbe principal est d'un blanc tirant un

châtains ou bleus, mais d'un bleu foible : s'il est trop fort et azuré, ils sont difformes. Ils doivent encore être clairs, nets, vifs, grands et bien coupés, ou fendus.

Les sourcils doivent commencer près du nez, et venir se courber doucement en forme de demi-cercle jusqu'à l'angle extérieur de l'œil. Ils doivent être épais vers le milieu, et diminuer aux extrémités. Les noirs ont beaucoup de graces sur un front blanc. On a de l'aversion pour ceux qui sont roux.

Les joues sont belles, lorsqu'elles

---

peu sur le gris de lin, mais si peu, que cela ne paroisse presque pas, et lorsque le milieu de la prunelle est noir et luisant. Ce contraste, de clair et d'obscur, produit ce brillant et cette grace que l'on remarque dans les plus beaux yeux.

sont arrondies par un juste embonpoint, ou qu'elles sont pleines; lorsqu'elles ont de la fermeté; qu'on y découvre un beau mélange de rouge et de blanc; qu'on y remarque de la gaieté, jointe à un certain éclat qui procède de la blancheur et de la fraîcheur du teint.

Les oreilles, pour servir d'ornement à la tête, doivent être d'une grandeur médiocre. Les petits tours et les replis doivent être colorés d'un rouge agréable, principalement à l'endroit le plus relevé. Elien, décrivant la beauté d'Aspasie, dit qu'elle avoit les oreilles courtes, et Martial met au nombre des difformes, celles qui sont trop longues.

Un nez droit et quarré, qui divise le visage en deux parties égales, de

sorte qu'on voie les yeux posés dans une juste distance, est regardé comme le plus beau ; sur-tout s'il est taillé de façon qu'il s'élève un peu vers le milieu. On estime aussi un nez aquilin. Platon le nomme par excellence, *nez royal.* On blâme et on appelle *nez de perroquet*, ceux qui se courbent tout d'un coup avec difformité.

La bouche, pour être belle, doit être plus petite que grande. Il doit y avoir une juste proportion entre la grandeur de son ouverture et la forme des lèvres, qui doivent être bien tournées, petites, délicates, et peintes d'une couleur vive. Elle est difforme, lorsqu'elle est trop grande, et que les lèvres sont petites, grosses et pâles. On compare une belle bou-

che à une rose qui commence à s'épanouir. Elle est d'une beauté achevée, si, en s'ouvrant, on y apperçoit de belles dents : ces petits os font un effet merveilleux lorsqu'ils sont blancs, unis et bien rangés.

Lucien, faisant le portrait de Panthée, dit que, lorsqu'elle se mettoit à rire, elle découvroit des dents extrêmement blanches, bien faites, et d'une telle égalité, qu'elles sembloient un rang de perles, dont le lustre tiroit un grand avantage du vermeil de ses lèvres.

Le menton, partie considérable, contribue beaucoup à la beauté du visage. Il doit être d'une grandeur médiocre, d'une chair délicate et blanche, d'une forme ronde, et non

point pointue ou quarrée, ce qui seroit une difformité.

Le cou est beau, lorsqu'il est droit, plein de chair et flexible. On estime ceux qui sont blancs, qui ont de la délicatesse, qui sont plus menus près de la tête, qui s'élargissent doucement vers les épaules, et qui ne sortent pas du corps droit comme un pieu. Le cou doit être plutôt long que court. Tibulle, parlant d'Hélène, dans une de ses élégies, dit que ses beaux cheveux relevoient la beauté de son corps, en tombant négligemment sur ses épaules, et celle de son cou, qui, selon lui, étoit long.

La peau doit être blanche, délicate et animée.

Les épaules des hommes doivent être larges et marquées, parce qu'elles dénotent ordinairement la force et la beauté de la taille. Celles des femmes doivent être plus blanches, moins larges, et plus délicates que celles des hommes.

Les bras des femmes sont beaux, lorsqu'ils sont ronds, fermes, blancs, et couverts d'une peau déliée, particulièrement depuis le coude jusqu'à la main. Ceux des hommes doivent être nerveux, sur-tout dans la partie d'entre l'épaule et le coude, qu'on appelle *le petit bras*, et aux endroits que les latins nomment *lacerti*. Les poètes ont loué, sur cela, la force qui paroît dans l'Hercule du palais Farnèse. Dans les jeunes gens, la force du bras paroît par la

fermeté d'une chair un peu animée, et par l'apparence des nerfs et des muscles, qui doivent cependant être marqués tendrement.

La main doit se joindre insensiblement au bras, comme dans la Vénus de Médicis. Elle doit être longue et délicate; il n'y doit paroître ni sécheresse, ni dureté, soit à l'endroit des nerfs, soit dans les jointures, soit aux endroits où sont les veines. La blancheur de la main ne peut être belle, si elle n'est relevée d'une couleur vermeille, surtout dans le creux de la main et au bout des doigts.

On regarde comme de beaux doigts ceux qui sont un peu rouges, longs, de forme presque ronde et couverts de chair, sans être ni trop

gras, ni trop secs. Les plus beaux sont menus par le bout, et terminés par des ongles un peu longs, arrondis et transparens.

La gorge, qui fait un des principaux agrémens des femmes, est le charme des yeux qu'elle attache, et semble appeller les regards. Pour être belle, les deux parties qui la forment doivent être égales en rondeur, en blancheur et en fermeté. C'est un défaut dans la gorge d'être trop haute ou trop basse. Elle a mille charmes, lorsqu'elle s'élève insensiblement, comme deux petites collines séparées par un juste espace qui les empêche de se toucher. Dans la Vénus de Médicis, et dans la Galathée de Raphaël, le sein est ainsi partagé. Le mouvement régu-

lier d'une belle gorge a des graces qui séduisent et enchantent l'œil. On sait l'effet que produisit celle de Phriné. Cette courtisane, accusée d'impiété, comparut devant le sénat d'Athènes. Hypéride, qui la défendoit, voyant que ni la force de ses raisonnemens, ni tout ce que l'éloquence a de plus touchant, ne faisoient point d'impression sur ses juges, lui fit adroitement découvrir sa gorge : ce puissant moyen eut un prompt succès. Ceux qui avoient résisté à l'éloquence de l'orateur et aux larmes de la belle suppliante, furent transportés de la beauté de son sein, et tellement épris de ses charmes, qu'ils lui accordèrent la vie.

Les côtés, dans une belle femme,

doivent être longs, et les hanches plus larges que les épaules.

Les cuisses doivent être fermes, pleines de chair, et diminuer peu à peu, en venant s'attacher au genou : on y veut sur-tout de la rondeur.

Un genou est beau, lorsqu'il est rond, uni, bien tourné.

Les jambes blanches et presque rondes, sont belles, sur-tout si le mollet est un peu renflé, et s'il empêche qu'elles ne paroissent trop droites. On estime beaucoup une jambe fine et déliée.

Pour garder une juste symétrie et faire une beauté parfaite, le pied doit être petit : c'est un goût de tous les temps. Ovide faisant le portrait

d'une belle femme, dit qu'elle avoit le pied petit.

L'arrangement des doigts du pied, n'est pas ce qu'il y a de moins admirable dans une belle jambe. Ces doigts, joints les uns aux autres et diminuant peu à peu de grandeur, ont visiblement été disposés de cette manière, tant pour l'ornement du pied, que pour lui donner plus d'assiette, et faciliter la marche (*).

Toutes ces parties nous enchanteroient, si la modestie n'exigeoit pas

(*) La manière dont les doigts sont arrangés facilite beaucoup le mouvement des pieds en marchant. Il seroit impossible de courir, si les doigts des pieds ne pressoient auparavant la terre, s'ils n'y trouvoient un point d'appui qui donne du ressort au corps et nous aide à nous élancer.

que le sexe en dérobe une partie à nos yeux. Cependant combien de beautés cachées et défigurées par des parures aussi mal entendues qu'inutiles ?

Voyez ce chêne droit et élevé : l'admireriez-vous, si un édifice en pente environnoit son tronc, et si une partie de sa tête étoit ombragée de deux ou trois morceaux de toile ? Pourriez-vous juger alors s'il est bien ou mal fait? Beautés, reconnoissez votre erreur en examinant votre parure. Elle nous empêche de juger de la beauté de votre taille, et de la symétrie que la nature a observée dans la formation de votre corps.

Que deviendroient les agrémens de la Vénus de Médicis, et de l'A-

pollon du Belvédère, si, comme aux fêtes des Dieux, ces statues étoient enveloppées d'étoffes, ou couvertes d'habillemens tels que les nôtres?

Notre-Dame de Lorette, avec son grand panier, son or, et ses pierreries, ne présente aucune forme : il en est de même de la plupart des femmes. Au moyen de leurs habits et de leurs parures, il importe peu qu'elles soient bien ou mal faites.

Non-seulement nous cachons une partie des beautés dont la nature nous a pourvus, mais souvent, par nos soins, nous les changeons en défauts. A peine un enfant est-il né, qu'on le garotte étroitement, et qu'on l'enveloppe de langes comme ces anciennes momies d'Egypte. Il a beau

marquer, par ses cris, la gêne qu'il éprouve, et par sa joie, les instans où il est libre : rien ne touche la vieille imbécille qui gouverne ses premiers jours. Hommes faits, les ligatures de nos bras, de nos jambes, de notre corps, interrompent la circulation de nos humeurs.

On ne s'en tient pas là pour les filles : on les fait beaucoup plus souffrir, et à force de contrainte, on donne quelquefois à leur taille une disproportion que la nature désavoue.

J'ai plusieurs fois entendu dire à de bons observateurs, qu'ils n'avoient vu, dans notre Europe, aucune femme qui n'eût quelque irrégularité dans la taille. D'autres, au contraire, qui ont voyagé dans l'A-

frique et dans les Indes, assurent qu'ils n'ont remarqué aucun défaut de proportion dans toute l'habitude des négresses. Cette différence vient, il n'y a pas à en douter, de ce que, dans ce pays-là, les femmes se laissent former par la nature, et qu'en Europe, on arrête ses développemens et ses effets.

Des graces qui servent à relever et à embellir les charmes de la beauté.

Le coloris, la régularité, l'ordre et la proportion des formes constituent, comme on l'a vu, la beauté. «La grace, selon le célèbre Winckelman, consiste dans le mouvement, mais dans des mouvemens légers, à peine per-

ceptibles , et qui ne caractérisent que des passions tranquilles. Il n'y a rien de gracieux dans cette femme qui s'arrache les cheveux ou se meurtrit le sein, non plus que dans cette mère qui, près d'expirer, met ce qui lui reste de force à éloigner son enfant de sa mamelle, de peur qu'il ne suce du sang au lieu de lait. Mais que de charmes et de graces dans cette jeune bergère, qui, assise à l'ombre d'un chêne, se compose une couronne de fleurs qu'elle vient de cueillir dans la prairie voisine; ou qui mollement étendue sur les bords d'une fontaine, fixe ses regards innocens sur la course paisible de l'onde, et semble n'être occupée que de son murmure! Ces objets élèvent, dans le cœur, une foule de sensations agréables, parmi

lesquelles on aime à s'égarer, et à flotter long-temps avant que de s'arrêter sur aucune ». Un ancien a dit: *que la beauté sans grace étoit un hameçon sans appât.* La beauté ne déplaît sans doute jamais, mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les *graces* dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de *graces* dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est point gracieux; il n'attire point : il approche trop du sévère qui rebute. D'où il suit que pour relever et embellir les avantages de la beauté, il

faut qu'ils soient soutenus par les charmes de *l'expression* et de la *grace* proprement dite.

De l'Expression, considérée comme premier moyen de relever les avantages de la beauté.

PAR *expression*, j'entends celle des passions, c'est-à-dire, la variété de nos pensées, la diversité de nos desirs, qui souvent se manifestent, et deviennent visibles par nos regards et par nos gestes.

Tout est expressif dans l'homme; il n'est aucune partie de son corps qui n'exprime, en toute occasion, les pensées de son cœur et les mouvemens de son ame. Si on suivoit attentivement une femme dans ses

gestes, ses attitudes et ses manières, on la devineroit aisément : on verroit ce que signifie un bras qui tombe négligemment, ou qu'elle étend avec violence. Dans le fameux groupe de Laocoon, la douleur est exprimée dans l'attitude des doigts d'un de ses fils, comme elle l'est dans les orteils du gladiateur mourant.

Il est vrai que nos habits et les bienséances tiennent souvent cachés les sentimens de notre cœur répandus sur tout le corps; mais on peut se consoler aisément de cette perte : les passions se manifestent assez sur le visage : quelque loin qu'ait été poussé l'art de feindre, il ne l'a pas été assez pour donner à celui qui veut se contrefaire la fa-

culté d'imposer entièrement à ceux qui veulent se donner la peine d'étudier les passions sur les physionomies.

Les parties du visage que je regarde comme les plus sûrs interprètes des sentimens du cœur, sont les yeux et les sourcils.

L'œil appartient à l'ame plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens; il exprime les passions les plus vives, et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats : c'est dans les yeux sur-tout que l'amour fait entendre son langage; que la vertu commande avec empire; que la modestie déploie ses charmes; que la joie brille;

que la douleur se peint d'une manière touchante; que le desir enfin étincelle et brûle. C'est dans les yeux que la crainte, le chagrin, la tristesse, la confusion, la mélancolie, la langueur étalent une infinité de charmes auxquels il est si souvent difficile de résister.

Les sourcils ont aussi une expression particulière qu'il ne faut point confondre avec celle des yeux: c'est un langage à part. On les voit varier, sur une physionomie aimable, comme les passions qui agitent et remuent le cœur.

Je me trouvai, il y a quelque temps, avec une femme très-distinguée par la naissance et par la figure. Elle étoit en proie aux noirs soucis et aux chagrins dévorans; mais en femme pru-

dente, elle vouloit en dérober la connoissance au public. Ses yeux soumis à ses volontés, ne disoient que ce qu'elle leur permettoit d'exprimer; mais les sourcils moins dociles, déceloient les mouvemens de son cœur. Une fois, entr'autres, je découvris dans la ligne qui est au-dessus des sourcils, des pensées tristes, qu'elle prenoit grand soin de cacher.

Non, le langage des sourcils n'est point une chimère. De tout temps cette partie du visage a été regardée comme un interprète fidèle des mouvemens du cœur et des sentimens de l'ame. Homère en a fait le siége de la majesté. C'est-là que se montrent, dit Virgile, la consternation et l'abattement. « Otez, dit Horace, le nuage de dessus les sourcils, la modestie s'y

manifestera ». C'est dans les sourcils, selon Juvénal, que siégent l'orgueil et la vanité. « Je préférerois, dit-il, une paysane de la Pouille à Cornélie, mère des Gracques, si, avec toutes ses vertus et ses grandes qualités, elle m'apportoit l'orgueil de sa race peint dans ses sourcils ».

Les poètes ne sont pas les seuls qui donnent un caractère aux sourcils. Le Brun, dans son *Traité des Passions*, dit: *qu'ils sont les interprètes les moins équivoques des mouvemens du cœur et des affections de l'ame.* Pline l'ancien, long-temps avant lui, pensoit la même chose. « C'est sur le front, dit-il, que se manifestent la joie, la tristesse, la clémence et la sévérité. Une partie de l'ame réside dans les sourcils, qui se meuvent au

commandement de la volonté. Cette partie du visage est principalement le siége de l'orgueil. Il prend naissance dans le cœur; mais lorsqu'il est conçu, c'est ici son poste (*) ».

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de l'expression des passions en général; je vais maintenant considérer celles qui prêtent des charmes à la beauté, et celles qui l'altèrent.

On peut dire en général, qu'autant les affections tendres et honnêtes

---

(*) Frons tristitiæ, hilaritatis, clementiæ, severitatis index : in ascensu ejus supercilia et pariter et alternè mobilia, et in iis pars animi. His negamus, annuimus. Hæc maximè indicant fastum; superbia alicubi conceptaculum; sed hic sedem habet: in corde nascitur, hic subit, hic pendet. *Hist.* L. 11, c. 37.

ajoutent aux graces et aux charmes d'une belle figure, autant les passions cruelles et odieuses augmentent la difformité. Aussi rien ne relève-t-il plus les traits et les agrémens d'une belle femme, qu'un certain air de droiture et de bonté.

L'amour, l'espérance et la joie sont la riante escorte des plaisirs ; la honte, la crainte, les sombres soucis, les chagrins rongeurs font le cortége de la peine. Les premières affections donnent à la beauté, par leur douceur, un nouveau lustre et de l'éclat : les autres, au contraire, répandent sur la figure un certain sombre qui rembrunit le visage.

Il faut prendre garde cependant de porter trop loin les passions, même les plus favorables à la beauté.

Elles ont des bornes qu'elles ne peuvent franchir. La modération est, peut-être, autant la règle de la beauté, qu'elle l'est de la vertu. Une joie exeessive déplaît; modérée, elle augmente toujours les graces et les charmes d'un beau visage. Une vertu austère et farouche; une modestie rustique, grossière, affectée; un air triste, sombre et mélancolique ne plairont jamais. Semblables aux passions noires et cruelles, ces affections font disparoître toutes les nuances de beauté qu'on auroit vues sur un visage dont les traits sont réguliers et finis.

Pour juger, au reste, des effets qui résultent des passions tendres et douces, lorsqu'elles sont réglées par la modération, il ne faut que les

comparer avec ceux que produisent ces mêmes passions portées à l'excès. Le contraste est frappant.

Un air de hauteur, d'impudence, de malice, d'envie, de jalousie et de cruauté suffit pour enlaidir beaucoup. Ces passions noires, si révoltantes, effacent les traits les plus réguliers. Dès qu'elles sont aperçues, on ne fait plus d'attention à ce qu'une personne peut avoir d'aimable d'ailleurs.

L'union la plus parfaite des passions est celle de la modestie, de la douceur et de la sensibilité. Chacune de ces qualités plaît seule, et leur assemblage est le plus grand effort de l'expression : réunies, elles touchent, enchantent, enlèvent les cœurs.

Le caractère dominant de la Vénus de Médicis, est la modestie. Ses mains, ses regards, son tour de tête, tout l'exprime. Cet air modeste paroît mieux dans les visages de côté; ce qui fait qu'ils plaisent toujours plus que ceux qui sont vus de face. Aussi les grands maîtres ont-ils ordinairement choisi ces profils. Cette attitude a mille avantages : le tour du cou a plus de grace; les passions en ont plus de force et d'activité.

C'est ainsi que Milton a représenté Satan, lorsque jaloux du bonheur dont nos premiers parens jouissoient dans le paradis terrestre, il entreprend de les séduire. « Il jette, dit-il, en se détournant, un coup-d'œil envieux et malin sur nos premiers pères ». C'est par ce demi-regard que

se produit la plus tendre et la plus naturelle des passions, qui est l'amour.

Deux amans se paroissent plus aimables l'un à l'autre qu'au reste du monde; et ils le sont en effet, parce que leur physionomie peint et leur affection et leur ame. Les passions douces et tendres sont alors exprimées naïvement sur leur visage sans contrainte, sans gêne, et leur âge y passe en quelque sorte. Leur sang échauffé peu à peu par la douceur de leur entretien, fait naître, sur leurs joues un vermillon qui en relève infiniment la beauté. La vivacité peinte dans leurs yeux, est l'interprète des mouvemens dont le cœur est agité. Leurs gestes, leurs regards, et leur contenance, tout annonce l'amour qu'ils ressentent. Se trouvent-ils en compagnie, ils

sont gênés; leur passion et leur ame ne sont plus peintes avec des couleurs si vives.

D'après ce simple exposé, il est facile, je pense, de voir combien l'expression des passions douces, peut ajouter aux charmes qui constituent la beauté; combien le plus ou le moins de vivacité, la bonne ou la mauvaise humeur, produisent d'effets différens sur le même visage.

Une beauté régulière ne suffit donc pas pour plaire. Il arrive même souvent qu'une personne qui aura moins de régularité dans les traits, qui ne sera pas bien prise dans sa taille, fera plus d'impression qu'une belle femme qui n'a ni sentiment, ni passions. Un beau visage qui ne

dit rien, est une belle figure qui n'inspire rien aussi.

Il faut peu de chose pour plaire. De la sensibilité dans les yeux, un regard vif, doux et tendre, un souris gracieux, triomphent souvent de l'insensibilité, et soumettent les cœurs les plus rebelles. *Ce je ne sais quoi*, qui l'emporte quelquefois sur la beauté même, et qu'on a si souvent à la bouche sans pouvoir le définir, a beaucoup de rapport avec la dernière partie dont nous parlerons bientôt, avec la *grace*.

Néron, selon Suétone, avoit cette sorte de beauté qui frappe sans plaire. Pourquoi? C'est que la beauté de ses traits étoit effacée par la difformité des passions noires exprimées sur son visage.

Le cachet de la Méduse de Strozzi à Rome, fait voir ce que produisent sur les plus beaux yeux la rage et la méchanceté. Les passions douces peuvent donc rendre un objet aimable, sans le secours des couleurs et de la forme. Plus elles se montrent sur le visage, et plus leur union est étroite, plus on y découvre de beautés. Ainsi, j'ose le répéter, l'expression est supérieure à la forme et au coloris.

Pline autorise mon assertion, lorsqu'en parlant du fameux groupe de Laocoon et de ses deux fils, il dit: *qu'on ne voit rien à Rome de si parfait, et que ce morceau l'emporte sur tous les monumens de sculpture et de peinture, rassemblés dans cette capitale du monde.* Ce morceau, tout admirable qu'il étoit, n'avoit cepen-

dant pas la beauté du coloris qu'on admiroit dans les tableaux, et dans quelques statues qu'on voyoit à Rome. Ses proportions ne pouvoient même surpasser celles de l'Apollon du Belvédère, de l'Hercule du palais Farnèse, ou de la Vénus de Médicis; mais il y avoit dans l'expression plus de variété, plus d'ame.

De la grace considérée en elle-même, et comme second moyen de relever et d'embellir les charmes de la beauté.

Le peuple le plus spirituel qui ait jamais existé ; qui pensoit le plus délicatement, avec le plus de finesse, et qui s'exprimoit comme il pensoit ; qui, principalement avoit l'art de peindre les idées les plus abstraites sous des images sensibles et toujours riantes : les Grecs, en un mot, ont aperçu les premiers ces inflexions fines, légères, et ces fugitives nuances, qui parent la beauté, c'est-à-dire, la régularité des traits ou des formes, qui l'embellissent même encore, et qui souvent y suppléent.

S'ils n'en sont pas les premiers observateurs, ee sont eux du moins qui paroissent les avoir le mieux remarquées, et qui, pour leur donner un corps, pour fixer en quelque façon leur mobilité, leur être idéal, les ont personnifiées, en eréant les *graces*, et en les représentant sous les attributs du sexe le mieux partagé d'agrémens.

Le premier auteur qui ait osé les peindre, c'est Hésiode, dans sa *Théogonie*, qui est un poème allégorique sur la généalogie des Dieux. Après avoir décrit la naissanee de Minerve, qui sortit toute armée de la tête de Jupiter, il raconte celle des Graces, qui sortirent de son cœur sous des figures plus humaines. Il en distingue trois, auxquelles il donne

divers noms, pour les caractériser, chacune par son agrément particulier : la première, qu'il appelle *Aglaïa*, par le brillant ; la seconde, qui est *Euphrosine*, par la douceur ; la troisième, qui est *Thalie*, par la vivacité, ou, selon la propriété du mot grec, par une aménité semblable à celle d'une fleur nouvellement éclose. Orphée leur accorde les mêmes attributs dans un bel hymne qu'il a fait à leur honneur. Les sculpteurs et les peintres, autre espèce de poètes, mais qui, en ces temps-là, étoient aussi philosophes, y ajoutèrent quelques nouveaux traits, que Sénèque, et, après lui, *Natalis Comes*, nous ont conservés. Ils représentent les trois Graces d'une taille fine et déliée, se tenant toutes par la main, et toujours

riantes, toujours jeunes; mais en même temps toujours sages et modestes, sur-tout décemment vêtues, sans autre ornement de tête qu'une belle chevelure, et sans autre ajustement qu'une robe traînante, légère et un peu diaphane, dont une élégante simplicité faisoit toute la richesse.

Tel étoit le tableau des Graces que Socrate, le plus ingénieux des anciens philosophes, avoit fait exposer dans la citadelle d'Athènes, à l'entrée du temple de Minerve. C'est-là qu'il envoyoit ses disciples, pour apprendre la bonne grace à l'école des Graces mêmes. Et en effet, à la vue de ces représentations symboliques, il n'y avoit qu'à se demander à soi-même pourquoi chaque chose y étoit mise,

pour y trouver toute la philosophie des agrémens. Pourquoi fait-on les Graces d'une taille fine et déliée ? C'est que l'agrément consiste, non pas dans la grandeur, ni même précisément dans la régularité des traits, mais dans leur finesse et leur délicatesse. Pourquoi se tiennent-elles par la main ? C'est que les plus belles qualités, sans union entr'elles, ne font pas un tout qui puisse long-temps nous plaire. Pourquoi sont-elles toujours riantes? C'est que rien de plus opposé aux Graces, qu'un air sombre. Mais, pourquoi toujours jeunes? Ce n'est pas pour exclure de leur empire les autres âges de la vie humaine ; c'est pour nous montrer qu'elles rajeunissent tout par leur gaieté naturelle. Il ne faut pas demander pourquoi on les peint mo-

destes. On les supposoit toujours vierges : sans quoi, la sage Minerve les eût bientôt chassées loin de son temple. Encore moins faut-il demander pourquoi on les représentoit décemment vêtues : le *decorum* est de l'essence des Graces.

Mais, après tout, ce n'est-là que de la philosophie en peinture. Voyons si, en examinant les graces par une autre manière de philosopher, nous ne pourrons point parvenir à des idées plus nettes et plus capables de nous éclairer.

D'abord, quelle est la propre signification du mot *grace?* Qu'on ne s'étonne pas, si j'entre dans la question dont il s'agit, par une discussion grammaticale : elle m'a paru néces-

saire, pour jeter plus de lumières sur mon sujet.

Nous entendons ici par *grace*, non précisément la beauté absolue d'un objet, mais cette sorte de beauté sensible dont la vue répand dans l'ame une impression de joie ou de contentement. De-là vient que les Grecs, dont la langue est si heureuse en expressions propres, nommoient les graces, *charites*, nom tiré de *chara*, qui signifie *joie* ou *gaieté*. Le mot latin *gratia*, qui vient de *gratum*, agréable ou délectable, porte la même idée dans l'esprit; et l'on voit assez que notre mot de *grace*, qui en est dérivé, n'a point dégénéré sur la route de son ancienne origine. Parmi nous, comme chez les Grecs et les Romains, qui dit *gra-*

cieux, dit une qualité qui non-seulement plaît à l'esprit, mais qui agrée au cœur. Et c'est la raison pourquoi, dans notre langue, le mot de *grace* et celui d'*agrément* ont toujours passés pour synonymes.

La question est maintenant de savoir quelles sont les graces qui, dans une belle femme, servent à relever les charmes de la beauté.

La bouche est le principal siége des graces, comme les yeux le sont des mouvemens de l'ame. Qu'on examine, tant qu'on voudra, tous les traits et toutes les parties d'un beau visage, on n'en trouvera point qui plaisent tant qu'une bouche gracieuse. Vous êtes touché, séduit par les charmes qui règnent autour de la bouche de certaines personnes,

lorsqu'elles parlent , ou qu'elles rient. Vous y voyez de temps en temps je ne sais quel mouvement qui tient du souris, mais encore plus séduisant. Tantôt on découvre une fossette qui paroît et disparoît successivement, et cette variation est peut-être elle-même la plus parfaite des graces.

Il y a des graces attachées aux différentes parties du corps et à ses attitudes. Personne n'a mieux connu celles du visage que le Guide, peintre beaucoup plus prodigue de graces, que la nature ne l'a été. La beauté des airs de tête dans toutcs ses femmes le caractérise, et le met, dans cette partie, au-dcssus de tous les autres maîtres.

Le tour du cou a mille beautés

qu'on remarque aisément, mais dont on ne peut rendre compte.

Pour connoître jusqu'à quel degré les bras et les jambes sont susceptibles de graces, il faut voir danser une personne aimable. Je suis sûr qu'on trouvera qu'elles appartiennent autant à ces parties du corps, qu'à la tête et au cou. Ce qu'il y a de plus flatteur dans le mouvement des bras et des jambes, se manifeste dans la danse. Ovide, l'albane et le guide des poëtes, dit que Vénus avoit des graces même en boitant, pour contrefaire son mari.

Les gestes, les manières et les actions d'une femme aimable, ont des graces infinies. « Quelque chose qu'elle fasse, dit Tibulle en parlant de sa maîtresse, quelque côté qu'elle

porte ses pas, les graces composent ses mouvemens sans qu'elle s'en doute, et la suivent par-tout ».

Un air naturel rend les graces encore plus sensibles, et une femme cesseroit de plaire, si l'on remarquoit quelque chose d'affecté dans son action et dans ses manières.

La chevelure a aussi des graces particulières bien marquées par les poètes. « Les cheveux d'Apollon, dit Horace, relevoient ses charmes ».

Tibulle trouve des graces infinies dans les cheveux de sa maîtresse, ou plutôt dans sa manière de les ajuster. « Qu'elle arrange, dit-il, ses cheveux autour de sa tête, ou qu'elle les laisse tomber négligemment sur ses épaules, sa chevelure ajoute mille nouveaux charmes à sa

beauté. Elle enflamme également, parée de la pourpre de tyr, ou dans un simple déshabillé blanc. Semblable à l'agréable automne, dont les ornemens sont variés, il y a des graces attachées à toutes ses parures ».

Il est des personnes heureuses, dont toutes les manières nous plaisent, à qui toutes sortes de parures et d'ajustemens conviennent. On en voit d'autres dont les agrémens dépendent entièrement de la parure: celles-ci sont obligées de chercher, dans les ressources de la toilette, des graces que la nature leur a refusées. C'est ce qui fait dire à Ovide, avec un peu d'irrévérence, qu'une femme est la moindre partie d'elle-même.

On peut distinguer deux sortes de

graces, qui sont en quelque sorte opposées; l'une majestueuse et l'autre familière. Celle-ci appartient aux jolies personnes, et la première aux belles, ou aux femmes distinguées par leur sagesse et par leur vertu. La grace familière a quelque chose de plus séduisant : elle inspire le plaisir et la volupté. La majestueuse inspire du respect, et commande avec empire. Minerve avoit celle-ci, et l'autre fut toujours l'apanage de Vénus. On voit des personnes qui ont ces deux sortes de graces à des âges différens. Il s'en trouve même qui les possèdent en même-temps. Quelquefois réservées et sérieuses, leur air majestueux en impose; d'autres fois enjouées, badines, elles semblent ne respirer que le plaisir.

Milton a bien caractérisé ces deux

sortes de graces. Il donne à Adam la majesté, et à Eve la dignité, mais principalement la douceur. C'est aussi la pensée de Cicéron, qui dit précisément la même chose : c'est-à-dire, *que la beauté convient à la femme, et la majesté à l'homme.* Mais elle est mieux développée dans le Paradis perdu. « Tous deux grands et bien faits, dit notre poète, leur taille étoit noble et majestueuse : il y avoit quelque chose de divin dans leur physionomie ; un air de grandeur et de majesté marquoit l'empire qu'ils avoient sur les autres animaux. Créés à l'image de leur divin maître, leurs regards annonçoient la vertu, la sagesse, la sainteté, ces attributs inséparables de la nature de leur bienfaiteur..... Quoique sortis tous deux immédiatement des mains

du Créateur, ils n'avoient pas la même grace peinte sur le visage. Adam avoit un air noble et majestueux; la douceur et la tendresse étoient l'apanage d'Eve ». Dans un autre endroit, il revient encore à la figure de nos premiers pères. « Leur forme, dit-il, avoit quelque chose de divin; mais la figure d'Eve l'emportoit sur celle d'Adam. On voyoit dans toute sa personne un air de bonté, de douceur et d'innocence, qui ajoutoient infiniment à ses charmes..... Les graces composoient tous ses mouvemens, et marchoient sur ses pas : ses gestes, ses actions, son silence même, tout inspiroit l'amour et la tendresse ».

Quelque difficulté qu'il y ait à faire connoître cette dernière expression

des passions et de la beauté, il y a cependant deux choses à remarquer : premièrement, qu'il n'y a point de grace sans mouvement, c'est-à-dire, sans quelque légère agitation du corps, ou de quelqu'une de ses parties, ou de quelques traits du visage. C'est ce qui fait qu'Horace et le chancelier Bacon nomment la grace, *un mouvement honnête et décent.* « Où fuyez-vous, aimable Vénus, dit Horace ? Dans quels climats se retirent la beauté et la grace ? »

Les expressions de Bacon ne sont pas moins fortes. « La beauté de la forme et de la taille, dit-il dans ses *Essais civils et moraux*, est préférable à celle de la couleur ; et celle de la grace, ou d'un mouvement honnête et décent, l'emporte sur la beauté de la forme et de la taille ».

Virgile, pour exprimer la majesté de Junon et les graces d'Apollon, se contente de peindre leur démarche, ou leurs mouvemens.

Je crois même qu'il n'a point voulu faire entendre autre chose, lorsqu'il dit qu'Enée reconnut la déesse, sa mère, sous son déguisement, à son air seul, à son port. Quelques interprètes ont voulu trouver ici du mystère; mais la pensée du poète est simple et sans ambiguité.

Les plus habiles artistes ont toujours exprimé avec force, dans leurs ouvrages, le mouvement et l'action. Le plus frappant, est l'Apollon du Belvédère : vu dans un certain éloignement, vous diriez qu'il s'avance vers vous.

L'action est très-bien exprimée dans les tableaux des meilleurs peintres. Le Guide s'est distingué dans cette partie : ses figures regardent ou les cieux, ou la terre, ou jettent de côté la vue sur quelque objet. Une tête dans l'inaction, et simplement appliquée sur un canevas, telles que celles des médailles du Bas-Empire, ou que celles des Goths, loin d'avoir de la grace, n'a pas même de vie.

Secondement, qu'il n'y a point de grace sans convenance : c'est-à-dire, qu'une chose ou qu'une personne ne peut avoir de grace, si elle n'est pas dans son caractère. Ce qui sied à une jolie femme, dégraderoit un air de majesté. La vivacité, qui donne des agrémens à la jeunesse, augmente les difformités de l'âge ; et ce qui plaît

dans un temps, est déplacé dans un autre. Cette union de la convenance et de la grace a été exprimée dans toutes les langues et dans tous les âges, par des termes qui ont à-peu-près la même signification (*).

Quelques-uns pensent que la grace et la convenance sont la même chose, ce que je ne crois pas. On sait de reste, en quoi consiste la convenance d'un objet : mais qui peut déterminer précisément en quoi consiste la grace (**) ?

(*) Les synonymes dont les anciens se sont servis en parlant de là grace et de la convenance, sont, parmi les Latins, *pulchrum*, *decens*, *decorum*. Les termes dont se servoient les Grecs, signifient la même chose.

(**) M. Hogart, le peintre le plus spirituel et le plus satyrique de l'Angleterre, s'il n'est pas le plus correct, publia et donna au public, en 1753, un petit traité qui a pour titre : *Analyse de la*

La grace et la convenance ne sont donc pas la même chose. Il est vrai

---

Beauté. Il prétend faire voir de quelles parties et comment les formes qui plaisent doivent être composées. C'est, selon lui, de la combinaison des lignes droites avec les courbes, que résulte la beauté ou la difformité de la taille. Cette combinaison forme des lignes ondoyantes ou d'inflexion, qui ont toutes leur beauté, mais dans des degrés différens, et suivant leurs diverses courbures. Il y en a une qu'on peut regarder comme tenant le milieu entre le défaut et l'excès, et c'est la ligne précise de la beauté. Après avoir trouvé ce modèle, ou le corps qui conviendroit à la Vénus de Médicis, appliquons au haut du lacet, qu'on y suppose, un ruban qui tourne autour de la taille, et vienne se rendre à l'extrémité de la pointe : il se formera une nouvelle ligne, qu'on peut appeler *ligne serpentine*, ou de *circonflexion*, et c'est la seule qui mérite le nom de *lignes de graces.* Du défaut, ou du nombre de ces lignes serpentines, dépend ou la laideur, ou la beauté. .... Les lignes des graces ne se montrent dans aucun endroit, avec tant d'avantage, que sur le visage, où tout n'est qu'inflexion. On ne sauroit appliquer un fil d'archal sur quelque partie que ce soit de la tête antique,

que la première ne peut exister sans la convenance ; mais il entre quelque chose de plus dans la composition de la grace, que personne n'a pu expliquer : c'est ce *je ne sais quoi* qui relève tant les charmes de la beauté.

---

qui a servi de modèle à Raphaël et aux grands peintres, sans lui donner la figure serpentine. Personne n'a peut-être mieux profité que le Corrége, dans son Ixion embrassant une nuée, au lieu de Junon, des lignes serpentines. Rubens s'éleva au beau par ses inflexions et par la grandeur de ses contours ; mais il ne connoît point la ligne précise réservée à l'Ecole Italienne. Les lignes, par lesquelles Protogène et Apelle se firent connoître l'un à l'autre, n'étoient que des lignes précises. La plupart des divinités d'Egypte, de la Grèce et de Rome, ont un serpent entortillé, ou la corne d'abondance, ou quelque autre inflexion.

Il faut convenir que ces idées sont neuves et originales, et ces découvertes ingénieuses. Mais en attendant qu'on ait bien fixé ces extrêmes dont M. Hogart parle, le point intermédiaire sera toujours ce qu'il a été, une affaire de sentiment.

Quelle que puisse être sa nature, il est certain qu'elle est la principale source de la beauté : les autres parties ne plaisent, que lorsqu'elles y sont unies.

On voit que la brune ou la blonde, la petite ou la grande, la douce ou la vive, par un nouveau bienfait de la Providence, partagent les suffrages et les goûts; mais tous se réunissent sur la grace, que possèdent si peu de personnes. Ce qui est gracieux, n'est donc autre chose que ce qui plaît, et l'art ici ne donne jamais ce que la nature a refusé.

Raphaël et Apelle doivent leur supériorité à la grace qu'ils ont su rendre sensible, qui n'a rien de commun avec le coloris, qui même dépend peu de la forme, et qui tient

de fort près aux passions, sans se confondre avec elles.

Chaque partie de la beauté plaît en quelque chose; on ne peut les examiner toutes avec attention, sans y trouver quelque agrément. Mais l'empire de la grace est plus étendu. Elle plaît par elle-même en tout et par-tout : dès qu'elle paroît, elle charme, elle enchante.

Les Grecs et les Romains ont tellement reconnu son pouvoir, que toute leur mythologie atteste leur sensibilité sur ce point. On la voit toujours à la suite de Vénus : elle a l'honneur des victoires que cette déesse remporte sur les cœurs. Elle est, comme dit *La Motte*, après Homère :

Le tissu, le symbole et la cause à la fois
Du pouvoir de l'amour, du charme de ses lois.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche,
D'un sourire enchanteur elle anime la bouche,
Passionne la voix, en adoucit les sons,
Prête ces tours heureux plus forts que les raisons;
Inspire, pour toucher, ces tendres stratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des sages mêmes;
Et la nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui persuade et ce qui fait aimer.
En prenant ce tissu que Vénus lui présente,
Junon n'étoit que belle : elle devint charmante.
Les graces et les ris, les plaisirs et les jeux
Surpris, cherchent Vénus, doutent qui l'est des deux;
L'amour même trompé, trouve Junon plus belle,
Et son arc à la main déjà vole après elle (*).

M. Pope, dans sa traduction d'Homère, dit la même chose avec encore plus d'énergie : « C'est, dit-il, la ceinture de Vénus, où se trouvent

(*) Iliade Franç. Liv. VII.

renfermés les charmes et les appas, qui gagnent, qui séduisent les cœurs. Ses attraits ont une force invisible, à laquelle rien ne peut résister : ses regards décident d'un empire, et son sourire d'une couronne. C'est par le secours de la grace que la chaleur de l'amour vivifie l'univers, qu'il calme les mers, réchauffe les zéphirs, et rend à la terre les fleurs du printemps, les fruits de l'automne. C'est par son secours que ce petit dieu soumet les cœurs à son empire, et qu'il règne dans tout l'univers. Elle rend séduisans les yeux d'une belle ; elle leur donne une éloquence victorieuse : son silence même est éloquent et persuasif, et son sourire enchanteur triomphe de l'indifférence la plus opiniâtre ».

Au reste, les graces sont plus ou

moins aperçues et senties, selon que ceux aux yeux desquels elles se montrent, sont eux-mêmes plus ou moins disposés à en remarquer l'effet.

Qui peut douter qu'il ne se fasse, quand nous sommes très-sensibles aux graces, un concours de nos sentimens intérieurs, avec ce qui les produit ? Fixons quelques idées à ce sujet.

Un homme indifférent voit venir à lui une jeune fille, dont la taille proportionnée se prête à sa démarche, avec cette facilité et cette souplesse qui sont les caractères de son âge. Cette jeune fille, que je suppose affectée d'un mouvement de curiosité, reçoit de cette impression simple de son ame des charmes qui frappent les yeux de celui qui la regarde.

Voilà des graces naturelles, indépendantes de toute modification étrangère.

Supposons actuellement que cet homme, au lieu d'être indifférent, prenne l'intérêt d'un père à cette jeune beauté, qui l'aperçoit et qui se rend près de lui. Supposons encore que la curiosité qui guidoit les pas de la jeune fille soit changée en un sentiment moins vague, qui donne un mouvement plus décidé à son action et à sa démarche. Quel accroissement de graces va naître de cet objet plus intéressant, de cette action plus vive, et de la relation de sentiment, qui, d'un côté, produit un empressement tendre, et qui, de l'autre, rend le père plus clairvoyant cent fois, et plus sensible aux graces de sa fille,

que ne l'étoit cet homme désintéressé.

Ajoutons encore à ces nuances.

Que ce ne soit plus un homme indifférent, ni même un père, mais un jeune homme amoureux qui attend, et qui voit enfin arriver l'objet qu'il désire et qu'il chérit. Que cette jeune fille à son tour soit une tendre et naïve amante, qui n'a pas plutôt aperçu celui qu'elle aime, qu'elle précipite sa course. Supposez que le lieu dans lequel ces deux amans se réunissent, soit ce que la nature peut offrir de plus agréable : que la scène soit éclairée par un jour choisi; que la saison favorable ait décoré de verdure et de fleurs le lieu du rendez-vous. Représentez-vous à la fois les charmes de la jeunesse, la perfection

de la beauté, l'éclat d'une santé parfaite, l'agitation vive et naturelle de deux ames qui éprouvent les mouvemens les plus simples, les plus relatifs, les moins contraints; et voyez se succéder alors une variété infinie de nuances dans les graces qui, toutes inspirées, toutes involontaires, sont par conséquent empreintes sur les traits, et exprimées dans les moindres actions et dans les moindres gestes.

Ainsi, parmi les impressions de l'ame qui se peignent dans nos mouvemens, celle qui paroît la plus favorisée de la nature, l'amour, produit une expression plus agréable, plus universelle, plus sensible que toute autre, et dans laquelle la relation de l'ame et du corps, qui fait naître les

graces, est plus intime et plus exactement d'accord.

Aussi les anciens joignoient-ils et ne séparoient jamais Vénus, l'Amour et les Graces. La ceinture mystérieuse, décrite par Homère, n'est peut-être que l'emblême de ce sentiment d'amour si fertile en graces, dont Vénus toujours occupée empruntoit le charme que la beauté seule n'auroit pu lui donner.

PENSÉES ET ANECDOTES

Relatives à la beauté et aux graces qui la relèvent.

Résumé des avantages qui constituent la Beauté.

Ils consistent en vingt-sept points.

1°. La jeunesse.

2°. La taille ni trop grande, ni trop petite.

3°. N'être ni trop grasse, ni trop maigre.

4°. Avoir toutes les parties du corps bien symétrisées et bien proportionnées.

5°. De longs cheveux blonds, ou d'un beau noir, et déliés.

6°. La peau délicate et polie.

7°. Une blancheur vive et vermeille.

8°. Un front uni.

9°. Les tempes non enfoncées.

10°. Les sourcils demi-arqués.

11°. Les yeux bleus, grands, à fleur de tête, ayant le regard fixe.

12°. Un nez un peu long : il y en a qui l'aiment retroussé.

13°. Les joues un peu arrondies, et faisant une petite fossette.

14°. Un ris gracieux.

15°. Deux lèvres de corail.

16°. Une petite bouche.

17°. Des dents blanches et bien rangées.

18°. Le menton rond, charnu, avec une petite fossette.

19°. Les oreilles petites et vermeilles.

20°. Un cou d'ivoire.

21°. Un sein d'albâtre.

22°. Deux globes à une juste distance.

23°. Une main blanche et potelée.

24°. Des doigts effilés.

25°. Des ongles ovales et de nacre de perle.

26°. Une jambe fine et le pied petit.

27°. Enfin, une haleine douce, une voix agréable, le geste libre, le corsage délié, et la démarche modeste.

De deux Femmes, dont l'une est belle, et l'autre laide.

La fière *Aspasie* arrive-t-elle dans une promenade, elle se présente d'un air si noble, si assuré, sa démarche est si remplie de graces, qu'elle parvient bientôt à se faire distinguer dans la foule; elle porte sa tête haute, et la tourne de tous côtés, avec complaisance; elle sourit gracieusement à tous ceux qui la saluent; c'est lui faire plaisir, elle aime à être remarquée. Si elle s'assied, c'est sur le premier rang, dans l'endroit le plus commode, pour attirer les regards; on la rencontre par-tout, aux spectacles,

aux bals, aux promenades, dans le temps et dans les lieux où il y a le plus de monde. Si on l'annonce dans une compagnie, la joie se répand, en un moment, dans le cercle des hommes, et le dépit dans celui des femmes. Le visage du vieil Harpagon même, où le sombre chagrin a fixé son séjour, se déride, et laisse échapper un souris; il se met à rajuster son col, et à redresser sa coiffure. Tout est en mouvement pour recevoir *Aspasie :* on court au-devant d'elle, et chacun se dispute l'honneur de la saluer le premier, et d'être assis à ses côtés. On se pousse, on se presse autour d'elle; elle domine dans son cercle; on n'adresse plus la parole qu'à elle; on demande et on attend, en quelque sorte, son sentiment pour se

déterminer ; elle décide sans appel ; elle parle de tout, et aussi long-temps qu'elle veut, sans être interrompue ; elle n'ennuie jamais, sa conversation séduit, enchante. Les plus petites choses ont, dans sa bouche, un intérêt qui captive l'attention de tous ses auditeurs. Les modes nouvelles passent à sa censure ; son exemple et son approbation suffisent pour les mettre en vogue. Elle se fait prier pour chanter, et est bien aise qu'on l'en presse, parce qu'elle est sûre d'être applaudie. Elle est impunément capricieuse, vive, légère, impatiente. On lui pardonne tous ses travers : que dis-je ! on les caresse, on les métamorphose en qualités aimables. Pourquoi tout cela ? *Parce que Aspasie est belle.*

Voyez la modeste *Hortense ;* elle marche la tête baissée, elle s'enveloppe même de sa coiffe, et ne détourne jamais les yeux. S'il lui arrive d'aller dans une promenade, elle marche sur le bord de l'allée, et se coule le long des arbres; elle voudroit ne point occuper de place, et n'être point aperçue ; elle ne s'assied que dans le lieu le plus obscur ; elle n'y est jamais qu'aux heures où l'on ne rencontre personne, on la voit rarement dans les assemblées. Paroît-elle dans une compagnie, on se contente de lui rendre les devoirs que la bienséance exige; ensuite on reprend la conversation qu'on avoit interrompue : si elle y prend part, et s'il lui arrive de dire son avis, il n'est que médiocrement goûté ; on trouve toujours

bien des raisons pour le combattre. S'est-elle une fois emparée de la conversation, l'ennui gagne peu-à-peu l'assemblée, et le cercle diminue insensiblement; ce qu'elle dit paroît fort ennuyeux; les choses même les plus agréables perdent de leur prix dans sa bouche. Malheureusement Hortense ajoute encore, par la sécheresse de son entretien, à l'ennui qu'elle inspire; elle publie hautement qu'elle fait peu de cas de la beauté et de ses agrémens; elle s'efforce de prouver combien la vertu lui est préférable; elle blâme les hommes du jour qui sont sans goût, sans jugement, sans discernement pour ce qui mérite leurs adorations, qui n'ont plus d'encens que pour les femmes coquettes, frivoles, libertines, qui ne méritent pas l'atta-

chement des gens sensés dont les hommages devroient être réservés à la vertu. Hortense se montre jalouse de soins, de complaisances; et cependant, hélas! personne ne s'empresse pour elle. Pourquoi cela? *Parce que Hortense est laide.*

Dangers de la beauté, par l'orgueil qu'elle inspire.

UNE belle femme est ordinairement orgueilleuse : c'est un malheur attaché à la beauté. La foule de ses adorateurs lui monte tellement l'imagination, qu'elle se croit au-dessus des mortels. — Mademoiselle *Didelot*, qui étoit une des plus belles femmes de son temps, avoit ce défaut à un tel point, qu'elle en

étoit fade et insipide. — Elle se trouva un jour dans un grand eercle où étoit le sage *Fontenelle ;* quoique assurée de s'attirer tous les regards, par sa rare beauté, elle n'en ehercha pas moins à fixer l'attention des speetateurs, par sa démarehe, ses gestes, et mille autres minauderies. — Une personne, s'approehant de Fontenelle, lui dit : Convenez qu'on ne peut pas être plus belle. — Je n'en diseonviens pas, répondit le philosophe ; mais elle le seroit encore plus, si elle le savoit moins.

Ce sont les fades adulations des hommes, qui rendent la beauté dangereuse aux femmes.

S'IL faut en croire les détracteurs du beau sexe, les femmes sont pétries de défauts ; elles sont vaines, frivoles, coquettes, capricieuses, etc. etc. Injustes que nous sommes! oui, sans doute, beaucoup de femmes, à qui la nature a prodigué ses plus rares bienfaits, ont la plupart de ces défauts ; mais à qui la faute ? A nous, qui les gâtons, qui les corrompons, qui les séduisons.

Comment une belle femme n'auroit-elle pas de la vanité, quand

nous lui faisons en face, et à tout propos, l'éloge de ses charmes, et que nous lui trouvons, en dépit de tout, de l'esprit et des talens; quand nous lui répétons, sans cesse, que rien ne sauroit résister au pouvoir de ses attraits, qu'elle règne sur les cœurs les plus farouches, que ses yeux sont des soleils, que son front a l'éclat et la sérénité d'un beau jour, que sa bouche a la fraîcheur du matin, sa bouche le brillant du corail, son sein la blancheur du lis et l'incarnat de la rose, etc. ?

Comment une belle femme ne seroit-elle pas frivole, quand elle s'entend répéter, sans cesse, qu'elle ne doit s'occuper que de varier ses plaisirs, que le travail déshonoreroit ses belles mains, que les occu-

pations sérieuses chassent cet aimable sourire, qui fait le charme de la beauté, que la réflexion amène l'ennui, que la folie enfin, et le plaisir, doivent être le seul élément de la beauté ?

Comment une belle femme ne seroit-elle pas coquette, quand tous les hommes s'empressent de lui prodiguer les mêmes éloges, les mêmes aveux, les mêmes expressions de tendresse, et qu'ils lui fournissent eux-mêmes l'exemple du travers qu'ils lui reprochent ?

Comment enfin une belle femme ne seroit-elle pas capricieuse, quand tout sourit à ses désirs, quand ses moindres vœux deviennent des ordres pour tout ce qui l'entoure, quand on lui dit qu'elle mérite de

commander à l'Univers, que la nature entière doit obéir à ses moindres fantaisies ?

Soyons justes, et convenons que si les femmes ont quelques défauts, c'est nous qui les leur donnons.

Dangers des excès pour la beauté, et moyens de réparer leurs ravages.

MADAME F**, jeune, belle et galante, s'étant peu ménagée, et livrée, sans mesure, à son goût pour les plaisirs, tomba tout-à-coup dans un état de langueur et une mélancolie, qui furent l'écueil du savoir des plus célèbres disciples d'Esculape. Chacun d'eux, égalementignorant du mal réel dont

elle étoit attaquée, lui en prêtoit un de son imagination, et le prouvoit par des argumens si concluans, que, se croyant tous les maux ensemble, elle prenoit des remèdes de toute main, et faisoit de son corps une vraie boutique d'apothicaire. Cependant elle diminuoit à vue d'œil, et n'étoit plus qu'une triste image, qu'une ombre déplorable de ce qu'elle avoit été. Elle s'efforçoit en vain de remplacer la fraîcheur naturelle de son teint, de ses couleurs et de son embonpoint, par les secrets illusoires de l'art; les vermillons, les pommades, le blanc et les mouches n'étoient pas capables de retracer, à son miroir, cette beauté qui avoit déjà fait tourner tant de têtes. Hélas ! que de sujets d'affliction et de désespoir, quand

elle se rappeloit le temps heureux où, ignorant parfaitement les ruses et le raffinement de la parure, elle étoit riche de son propre fonds, et n'empruntoit ses charmes que d'elle-même !

Enfin, pendant qu'immolée à ses ennuis, et aux ordonnances des médecins, elle traînoit un reste de vie, elle entendit parler d'un charlatan à grande réputation. Quoique peu crédule aux miracles de ces gens à secrets, fatiguée, à l'excès, de sa maladie, et consumée de regrets, elle le fit appeler. L'empirique parut; il commença par exiger de sa franchise une courte confession de sa vie passée, avant de tomber malade, et du régime qu'on lui avoit fait observer depuis: après

quoi, l'ayant fixée attentivement l'espace de deux ou trois minutes, sans faire le moindre mouvement, ni prononcer un seul mot, il rompit le silence en ces termes :

« Madame, je connois votre maladie ; elle est moins une affection du corps qu'un dégoût de l'esprit, causé par l'abus d'une vie trop délicieuse. Les plaisirs sont à l'ame, ce que la bonne chère est à l'estomac : les mets les plus exquis nous deviennent insipides par l'habitude ; ils nous rebutent enfin, et alors nous ne les digérons plus. L'excès des plaisirs vous a, pour ainsi dire, blasé le cœur et engourdi le sentiment, et malgré les charmes de votre condition actuelle, tout vous est insupportable. Les soucis acca-

blans vous suivent au milieu des fêtes, et le plaisir même est un tourment pour vous.... Voilà votre état. — A présent, procédons au remède. Si vous voulez suivre mon avis, vous fuirez, pour un temps, le commerce bruyant du monde; vous ne ferez usage que d'alimens salubres et substantiels; vous vous coucherez de bonne heure, vous serez matinale, vous ferez de l'exercice, et vous ne fréquenterez que des personnes dont l'humeur cadre avec la vôtre; vous aurez toujours quelque occupation pour remplir le vide de la journée. Sur-tout, ne faites aucun remède, et je vous garantis, dans six semaines, aussi belle et aussi fraîche que vous l'avez été ».

Madame F** exécuta, avec la dernière rigueur, l'ordonnance qui

lui avoit été donnée, se rétablit, devint plus belle que jamais, et jouit long-temps d'une brillante santé.

Raisons pour lesquelles les Femmes apprécient la beauté plus que tout autre avantage.

On parloit un jour, devant Fontenelle, du caractère des femmes: quelqu'un, entre autres, disoit qu'elles étoient plus jalouses de leur réputation sur l'article de la beauté, que sur celui de l'honneur; et telle, ajoutoit-il, qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes, seroit plus fâchée d'être trouvée à sa toilette, que d'être surprise

dans une intrigue amoureuse.— Cela ne m'étonne pas, dit le sage philosophe, la première vertu, selon les femmes, c'est de plaire; et pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

Du pouvoir universel de la beauté.

Qui pourroit le peindre et en déterminer les limites? Il s'étend jusque sur les dieux, et réduit souvent Jupiter lui-même à la condition des mortels. Par-tout ce dieu montre ce qu'il est, et s'annonce en maître du monde; mais auprès de *Léda* ou d'*Alcmène*, de quoi lui serviroient la foudre, et ce sourcil qui fait tout trembler? Ailleurs, il commande;

mais là, il prie, et il obtient si peu, qu'il est obligé de tromper ce qu'il aime; il ne peut, à moins de passer pour un autre, être heureux dans ses amours; inférieur alors aux créatures mêmes, dont il emprunte la forme, qui plaisent sans imposture, et qui, dans le bonheur qu'elles goûtent, ne doivent rien à l'erreur.

Mais c'est sur la terre, et parmi les mortels, que la beauté exerce avec encore plus d'avantage son empire : c'est par elle que tout plaît, et rien, sans elle, ne peut être ni aimé, ni admiré. Un héros, couronné de gloire, ayant gagné des batailles, pris des villes, fondé des empires, éprouve qu'il est plus aisé de conquérir l'Univers, que de s'en faire adorer; et pour prix de tant

dc travaux, il obtient à peine, en mourant, unc placc entre les demi-dieux. Une belle n'a besoin que de paroître, pour se voir au rang des déesses; sitôt qu'elle se montre, elle jouit de son apothéôse. Il n'est pas question de la placer au ciel; on suppose qu'elle en vient, ct tous les vœux qu'on lui adresse, sont pour la retenir sur la terre.

Heureux quand cet empire de la beauté se trouve uni à la vertu ! « J'ai connu des hommes en notre France, dit Brantôme, qui, plus poussés de leurs maîtresses quc de leurs volontés, ont entrepris et parfait de belles actions. La belle *Agnès* voyant le roi Charles VII auprès de sa personne, menant une vie molle et lâche, sans songer aux af-

faires de son royaume, lui dit : qu'on lui avoit prédit qu'elle seroit aimée d'un des plus vaillans et des plus courageux princes de la chrétienté; que lorsqu'il lui fit l'honneur de l'aimer, elle avoit cru qu'il étoit ce prince dont l'astrologue lui avoit parlé ; mais qu'elle voyoit bien qu'elle s'étoit trompée, et que ce roi si courageux n'étoit pas lui, mais le roi d'Angleterre, qui faisoit de si belles actions, et qui, à sa barbe, lui prenoit tant de villes, et qu'elle alloit le trouver. Le roi fut si piqué de ce discours, que, prenant courage, et quittant sa chasse et ses plaisirs, il se donna tout entier à la guerre, et obligea les Anglais à sortir de son royaume ».

De la grace par rapport aux vêtemens.

La grace, sous quelque rapport qu'on l'envisage, consiste à se rapprocher, le plus qu'il est possible, de la nature. Dans les ouvrages de la plus haute antiquité, le jet des plis, sous la ceinture, est presque perpendiculaire; ils sont tels qu'ils se forment naturellement dans une draperie légère et déliée. A mesure que les arts faisoient des progrès, on chercha la variété; mais les vêtemens furent toujours traités comme un tissu léger, dont les plis ne devoient être ni lourdement accumulés, ni dispersés bizarrement,

mais rapprochés et réunis avec élégance et simplicité.

C'est sans doute sur ces modèles que les femmes élégantes de nos jours ont pris l'idée de leurs vêtemens. Qui oseroit les en blâmer, quand les intérêts les plus chers à la beauté se trouvent ainsi d'accord?

Voyez-les sous ce vêtement léger, transparent comme l'onde qui voile des baigneuses; chaque mouvement trahit une forme. Un réseau de soie, un tricot léger, souple, adhérent, couleur de chair, caresse, moule, et dessine leurs corps; une gaze diaphane l'enveloppe; le souffle de la volupté semble d'accord avec le plaisir pour l'agiter; tantôt elle s'entr'ouvre et se referme soudain : une forme ravissante a brillé comme un

éclair. Tantôt cette gaze ondoie, se balance avec amour et mollesse sur des contours qu'elle semble baiser; tout-à-coup, repoussée par leur fermeté et leur élasticité, elle s'écarte au gré de la coquetterie, voltige, s'arrondit, et laisse apercevoir jusqu'au berceau le plus secret des amours.

Portrait d'une Femme qui réunit les graces à la beauté.

Sortie belle des mains de la nature, Aglaé développe à seize ans tous les charmes qui rarement se trouvent réunis sur la même personne, et en forment un tout ravissant et accompli. Une peau aussi fraîche qu'éblouissante par sa blan-

cheur, contraste délicieusement avec le noir mat de ses cheveux longs et bouclés, et donne à ses grands yeux bruns une expression, une vivacité que peut seule tempérer la douceur de son ame. D'une taille moyenne, mais svelte et élégante, il y a dans tout son être un ensemble de graces, de moëlleux et d'aplomb qui donne un charme inexprimable à ses moindres mouvemens. Presque toujours vêtue d'une simple robe de mousseline blanche et légère, et qui se drape agréablement sur son corps élastique, on devine, malgré l'extrême décence de sa mise, la beauté des formes que lui a donné la nature; son regard cst ravissant, et sa voix porte au cœur, puisqu'il est difficile de la voir sans l'admircr, et de l'entendre sans ćtre ému.

Son port réunit autant d'agrémens que sa figure : un maintien droit sans affectation, une attitude aisée, une contenance gaie et modeste, une démarche ferme sans pesanteur, et légère sans précipitation, une entière flexibilité d'organes pour prendre facilement tous les airs convenables aux égards de la société ; voilà ce qui distingue Aglaé dans les cercles ou aux promenades, et ce qui fixe sur elle tous les regards.

Du culte que les anciens rendoient aux Graces.

PARMI les divinités dont les poètes s'avisèrent d'embellir le monde, je ne sais s'ils en imaginèrent jamais de plus aimables que les Graces. C'étoient d'elles que toutes les autres empruntoient leurs charmes. Elles étoient la source de tout ce qu'il y a de gracieux et de riant dans la nature. Elles donnoient aux lieux, aux personnes, aux ouvrages, à chaque chose en son genre, ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections, et qui en est comme la fleur. Enfin, on ne pouvoit tenir que d'elles ce don sans

lequel tous les autres sont inutiles; je veux dire le don de plaire. Aussi, entre toutes les déesses, il n'y en avoit point qui eussent un plus grand nombre d'adorateurs; tous les états, toutes les professions, tous les âges, leur adressoient des vœux, et leur offroient leurs hommages. Chaque science et chaque art avoit en particulier sa divinité tutélaire; mais tous les arts et toutes les sciences reconnoissoient l'empire des Graces. Leur jurisdiction n'avoit point de bornes. Les orateurs, les historiens, les poètes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens, et généralement tous ceux qui cherchoient à mériter l'approbation publique, leur sacrifioient à l'envi, et ne se promettoient un heureux succès qu'autant qu'ils pouvoient se les rendre

favorables. De-là vient que Platon, qui trouvoit dans son disciple Xénocrate les dispositions les plus heureuses, mais un peu de rudesse et de grossièreté, avoit coutume de lui dire : *Xénocrate, sacrifiez aux Graces.*

Médaille ingénieuse.

Lorsqu'on frappa la médaille de Jeanne de Navarre, on représenta d'un côté cette princesse, et au revers les trois Graces, avec cette légende : *ou quatre, ou une.* Cette pensée a beaucoup de rapport avec celle qui se trouve dans cette jolie épigramme de l'anthologie, faite sur une jeune personne qui réunissoit en elle tous les agrémens de la figure, des manières et de l'esprit.

— *Il y a quatre Graces, deux Vénus et dix Muses. Dercyle est une Muse, une Grace, une Vénus.*

Des graces qui font naître et fortifient l'amour.

L'ingénuité.

De modestes regards, l'air de naïveté,
En ne demandant rien, obtiennent notre hommage:
Des piéges différens dont l'amour fait usage,
C'est le plus sûr et le moins redouté. (Roy).

La mélancolie.

Il est flatteur pour un amant
De causer ou sécher les pleurs d'une maîtresse:
C'est chez elle que la tristesse
Est de l'amour le voile ou l'aliment. (Roy).

L'enjouement.

Associez à leur accord charmant (*des graces*)
Les jeux badins, le folâtre enjouement,

Le rire aimable ami de la jeunesse:
Né de la joie il la produit sans cesse,
Flatte l'espoir, inspire le desir,
Et peint les traits des couleurs du plaisir.
(BERNARD).

Les doux refus.

Voilez un temps le secret de vos ames:
L'impatience attisera nos flammes.
Que les refus, plus piquans que les dons,
Rendent plus chers les tendres abandons:
Cédez toujours, mais jamais sans défense;
En vous hâtant, faites qu'on vous devance;
Retenez bien sur-tout cet heureux mot,
Ce doux *nenni* qui plaît tant à *Marot*.
(BERNARD).

Quelles femmes en amour, usent avec le plus de succès du pouvoir des graces.

Ce sont :
La nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en est émue;

La naïade qui par hasard
nous laisse entrevoir qu'elle est nue;

La vendangeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait sentir que pour vivre,
L'enjouement vaut mieux que l'esprit;
De l'amour victime rebelle,

La boudeuse qui, dans un coin,
Semble fuir l'amant qu'elle appelle,
Qui plus sensible que cruelle,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle;

La rêveuse dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui se plaint d'un mal qui l'enchante,
Dont le remède est dans son cœur;

La coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui, pour sûrement régner,
Semble renoncer à l'empire;

L'amante qui, dans son ardeur,
A de l'amour sans indécence,
Et qui sait, à chaque faveur,
Faire revivre l'innocence.

La beauté dont les yeux charmans
Donnent des desirs sans ivresse,
Qui, sans refroidir ses amans,
Leur fait adorer la sagesse. (BERNIS).

Acception grammaticale et littéraire des mots graces *et* grace , *d'après Voltaire.*

Graces, dans les personnes, et dans les ouvrages, signifie non-seulement *ce qui plaît*, mais *ce qui plaît avec attrait;* c'est pourquoi les anciens avoient imaginé que la déesse de la Beauté ne devoit jamais paroître sans les *graces.*

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de *grace*, parce qu'il n'a rien de doux, ni de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur, qui manquera d'inflexion et de douceur en articulant, sera sans *grace.*

Il en est de même dans tous les arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des *graces*. On ne pouvoit le dire du colosse de Rhodes, comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort et vigoureux, a un mérite qui n'est pas celui des *graces*. Ce seroit mal connoître Michel-Ange, que de lui attribuer les *graces* de l'Albane. Le sixième livre de l'Enéide est sublime. Le quatrième a plus de *grace*. Quelques odes galantes d'Horace respirent les *graces*, comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit, le joli en tout genre, soit plus sus-

ceptible de *graces* que le grand. On loueroit mal une oraison funèbre, une tragédie, un sermon, si on leur donnoit l'épithète de *gracieux*.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon, étant opposé aux *graces*; car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'Hercule de Farnèse ne devoit point avoir les *graces* de l'Apollon du Belvédère et de l'Antinoüs; mais il n'est ni sec, ni rude, ni agreste.

L'incendie de Troye, dans Virgile, n'est point décrit avec les *graces* d'une élégie de Tibulle: il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans *graces*, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la descrip-

tion et la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé. Car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit pas par des contrastes agréables, il rebutera.

La *grace* en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, et dans une expression douce; mais la peinture a par-dessus la sculpture, la *grace* de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, et qui se prêtent des agrémens par leurs attitudes et par leurs regards.

Les *graces* de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'har-

monie des phrases, et encore plus de la délicatesse des idées et des descriptions riantes. L'abus des *graces* est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la grace s'entend de la chose et de la personne. *Cet ajustement, cet ouvrage, cette femme, a de la grace.* La bonne *grace* appartient à la personne seulement. *Elle se présente de bonne grace. Il a fait de bonne grace ce qu'on attendoit de lui. Avoir des graces* dépend de l'action. *Cette femme a des graces dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

Fin de la Table.